

RETOUR À

HIGH



BRIDGE

Phil Redmond

PIRANHA





RETOUR À HIGHBRIDGE

Phil Redmond

RETOUR À
HIGH
BRIDGE

traduit de l'anglais par Laurent Bury

PIRANHA

www.piranha.fr

L'éditeur français remercie vivement Philippe-Joseph Salazar
de lui avoir conseillé ce livre.

First published as *Highbridge*
by Century, an imprint of Cornerstone.
Cornerstone is part of the Penguin Random
House group of companies.

Copyright © Phil Redmond 2016

© Piranha 2017,
pour la traduction française

À ceux qui savent combien de temps il m'a fallu et qui m'ont aidé en chemin, surtout Mrs R. qui a dû redécouvrir ce que signifie avoir un écrivain à domicile.

PROLOGUE

Comme tout le monde, Janey savait qu'elle allait mourir. Mais comme tout le monde, elle ne savait pas quand. Elle n'aurait jamais imaginé que ça se passerait devant la banque.

Comme beaucoup de gens, ce vendredi soir, elle avait simplement hâte de passer une bonne soirée avec sa belle-sœur et leurs amies. Elle était passée au distributeur de billets avant de retourner à sa voiture, et elle cherchait ses clefs au moment où elle sentit qu'on la poussait. Elle tomba à la renverse, son sac et ses clefs lui échappèrent.

Étendue à terre, elle vit les feux clignoter, entendit les portières se déverrouiller, et comprit qu'elle était en train de se faire braquer. Quand le moteur démarra, elle se releva et se jeta sur le capot, tendant les mains devant elle, par instinct, peut-être dans le vague espoir que le voleur s'arrêterait avant de lui rouler dessus. Mais lorsque son regard croisa les yeux fous aux pupilles dilatées rivées sur elle par-dessus le Bouddha qui hochait la tête sur son tableau de bord, elle sut qu'il n'y avait aucun espoir.

L'avant profilé de la Peugeot 207 fit ce pour quoi il avait été conçu et la souleva pour éviter de l'écraser. Puis la voiture fit une embardée sur la droite pour la catapulter dans les airs et Janey se fracassa le crâne contre le mur du parking. Ce qui, en soi, aurait suffi à la tuer, mais le voleur ne pouvait pas le savoir.

Car les yeux fous avaient vu ceux de Janey. Et Janey avait vu le visage dans lequel ces yeux s'enfonçaient. Voilà pourquoi la voiture s'arrêta. Et fit marche arrière. À fond. Pour l'écraser.

Puis, dans le doute, la Peugeot bondit en avant et broya le peu de vie qui subsistait dans le corps de Janey. Puis elle recula une dernière fois, pour vraiment en avoir le cœur net. Puis s'élança sur ce qui n'était plus qu'une forme inerte. Pour s'enfuir. S'enfonça en zigzaguant dans High Street et disparut dans la nuit.

Le reçu du distributeur de billets frétila puis s'envola, emporté par une rafale qui le colla au lampadaire qui éclairait l'endroit où Janey était morte. La dernière victime collatérale de la « guerre contre la drogue ».

Le montant du reçu était de quarante-cinq livres. C'était tout ce qu'elle avait retiré. Juste assez pour sortir ce soir. Ou pour s'approvisionner.

Janey ne sut jamais qui était son assassin. Bouddha non plus. Trois ans plus tard, personne n'en savait davantage.

Chapitre premier

RETOUR À LA MAISON

L'ennui, quand on habite une ville minable, c'est qu'on finit par devoir soutenir une équipe de foot minable. Il peut se passer quelque chose tous les quarante ans, lorsque, par miracle, elle arrive à se qualifier par exemple pour une demi-finale de coupe. Alors, c'est l'euphorie générale. Le maire prononce de grands discours pour saluer ce jour historique. Puis quatre-vingt-quinze pour cent des fans sont déçus parce que le stade est trop petit pour tous les accueillir. Puis l'équipe se prend une raclée, et tout le monde se rendort pour quarante ans. Mais au moins ils auront essayé. Typiquement anglais, ce genre de connerie.

Enfin, ça, c'était avant la création de la chaîne Sky Sports. Désormais, on voit des maillots d'Arsenal ou de Chelsea dans tous les patelins. Et même ceux de Manchester dans des villes comme Newcastle et Liverpool. À une époque, on aurait interprété ça comme un appel au suicide. À présent, c'est juste des gamins qui imitent ce qu'ils voient à la télé, pas vrai ?

C'était une des pensées qui revenaient à chaque fois à Joey Nolan pendant qu'il rêvassait lors de son retour hebdomadaire à la maison. Retour à Highbridge. Ce qui était autrefois un village rural peuplé de villageois ruraux à la mentalité rurale était maintenant devenu un espace urbanisé et tentaculaire sur une carte. Une collectivité de citadins. Avec une mentalité de citadins. On se sent chez soi là où on reçoit Internet.

La ville devait beaucoup à son auberge, Le Lion, toujours importante, mais jadis une escale incontournable réputée pour

ses tourtes au gibier. Puis le canal avait été creusé et le chemin de fer était arrivé, emportant les tourtes d'un bout à l'autre du pays, aux quatre coins de l'empire britannique. De Rawalpindi à Christchurch, tout le monde connaissait les tourtes de High-bridge. Alors les gens étaient venus voir par eux-mêmes ce minuscule village qui alimentait l'empire en tourtes. Le marché où l'on vendait les tourtes s'était développé. Était devenu l'attraction du coin.

Joey sourit en se rappelant cet épisode. L'endroit où il vivait existait parce qu'un jour quelqu'un avait cuisiné une formidable tourte. Tout commence toujours par une idée, songea-t-il, alors que le train croisait l'autoroute – la toute dernière révolution des transports, avec ses files de voitures de banlieusards s'étirant à perte de vue comme des rangs de perles et de rubis. Plus le temps d'acheter des tourtes ou de faire la sieste, pensa-t-il, se ressaisissant parce qu'il savait que dans quelques minutes, il serait là où les Romains s'étaient arrêtés, tout comme les Saxons, bien avant qu'on y construise une ville toute neuve, avec son propre domaine industriel bâti non pas sur l'esprit d'entreprise, comme pour les tourtes, mais sur le plan de reprise et l'économie dirigée de l'après-guerre.

Adieu rationnements et bananes séchées, vive les bas Nylon et les transistors ! Fini, le respect des ruraux pour la hiérarchie sociale, supplanté par la promesse d'un État providence et d'une technologie chauffée à blanc, cet âge d'or que les gens avaient vécu. Ou du moins c'est ce que tout le monde croyait.

Pendant dix ou vingt ans, ils avaient fabriqué des appareils ménagers, des composants nucléaires et des pièces secrètes pour l'armée. Mais avec une technologie vieillissante. Et une main-d'œuvre de plus en plus coûteuse et de plus en plus réticente. Les signes du déclin étaient là mais personne ne voulait les voir. Les bas Nylon et les légumes frais furent peu à peu chassés du marché par les collants, les sacs-poubelles et les DVD d'occasion. On vend encore les tourtes de l'empire au

supermarché où se trouvait jadis le marché aux bestiaux, mais à présent elles sont emballées dans un packaging hermétique, livrées par des camions sortis d'une usine du Kent rachetée par une très discrète famille du Wisconsin qui a promis de protéger les emplois, sans préciser lesquels ni où.

Les usines ont été rasées. Les domaines industriels sont devenus des parcs d'activité ou des pôles commerciaux, et de temps à autre une somme est versée par un fonds social européen pour construire une zone de loisir inadaptée dans un lieu inadapté. L'idylle rurale remplacée par l'idéal politique. Mais quand on est sans emploi ou qu'on passe tout son temps à se rendre sur son lieu de travail et à en revenir, on ne peut acheter qu'un certain nombre de canapés et on ne peut passer qu'un certain nombre d'heures au club de gym, se disait Joey en regardant les croisillons métalliques du pont de chemin de fer défilant derrière la vitre tandis que le train ralentissait à l'approche de la gare de Highbridge.

Un jour, il avait demandé à son père pourquoi la ville s'appelait Highbridge. Réponse : Parce que le pont de chemin de fer se trouvait plus haut que celui de l'ancienne route. Pendant des années il y avait cru, jusqu'à ce que Sœur Maria lui signale que la ville portait déjà ce nom au Moyen Âge, bien avant que Robert Stephenson et son père George offrent les chemins de fer à l'univers. Étonnant, tout ce que votre père peut vous faire avaler quand vous êtes gosse.

Joey se leva et étira sa carcasse ankylosée d'un mètre quatre-vingt-cinq, puis tendit la main pour attraper son sac de sport. Rien. Qu'est-ce que... ? Il parcourut du regard tout le compartiment, mais la moitié des passagers étaient endormis et les autres à des milliers de kilomètres, attachés à Internet ou à leur iPod. Puis il le repéra. Le logo lumineux. Derrière la vitre.

Il prit son manteau et remonta le compartiment dans la même direction et arriva sur le quai juste à temps pour voir son énorme sac de sport monter l'escalier, prendre le pont,

par-dessus les voies, vers la sortie de la gare. Comme les banlieusards fatigués et les touristes venus pour le week-end se figeaient dans l'escalier et que le train empêchait de traverser les rails, Joey décida de passer par-dessous. De franchir la clôture pour gagner le parking, de descendre la pente et d'emprunter le passage souterrain.

*

Alors que Joey s'engageait dans le souterrain, à quelques kilomètres de là, sur la colline surplombant Highbridge, son vieil ami et beau-frère, Luke Carlton, calait son visage buriné contre l'appui-joue d'un fusil à lunette et silencieux Barrett M82A1, pour regarder dans le viseur.

– Où est-ce que Billy a bien pu se procurer ça ? demanda-t-il.

– À ton avis ? Il vient juste de rentrer.

– Que Dieu bénisse l'Amérique. Que Dieu bénisse Al-Qaïda, murmura Luke alors qu'il tournait le bouton du viseur Leupold afin de faire la netteté sur sa cible obèse au *fish and chips*. Un peu plus d'un kilomètre et demi. Juste une pression. Pas de frites ce soir.

*

À un kilomètre de Luke, de l'autre côté de la colline, Sean, le frère de Joey, câlinait son visage bronzé dans un épais coton d'Égypte alors qu'il sortait de sa douche en cascade. Comme toujours, Sean passait trop de temps sous la douche aux yeux des écologistes, mais il estimait avoir déjà fait assez de sacrifices pour une vie entière lorsque, dans son enfance, son frère, sa sœur et lui n'avaient droit qu'à un bain par semaine, et encore seulement quand le chauffe-eau électrique fonctionnait depuis vingt-cinq minutes. Ni plus, ni moins. Quel que soit le moment de l'année, quelle que soit la température de l'eau.

À présent, il savourait le luxe, peut-être coupable, d'avoir de l'eau chaude à tout moment, la conscience tranquille parce que l'eau venait d'une citerne à énergie solaire qui consommait moins qu'un bain, et qu'on s'y amusait beaucoup plus à deux.

Ce serait le thème de son discours de ce soir. Encore une allocution. Il évoquerait ses souvenirs. Ces récits clichés du temps où, au réveil, on trouvait les toilettes bloquées par la glace et les rideaux gelés aux fenêtres. Mais comme il disait toujours, les clichés sont des clichés simplement parce que ce sont des truismes. Du genre, comment briser la chaîne qui relie la pauvreté durant l'enfance au crime à l'âge adulte ?

Où, il raconterait encore une fois cette histoire ce soir. Comment son frère, sa sœur et lui avaient d'abord connu les privations, mais, grâce à leurs efforts, ils s'en étaient sortis. Leurs amis avaient tous pris des voies différentes, mais seuls quelques-uns avaient emprunté le chemin du crime, plus par la force des circonstances que par choix. Aujourd'hui, il était assez riche pour avoir de l'eau chaude à tout instant et un séchoir corporel, malgré l'angoisse suscitée par le réchauffement de la planète, en concurrence avec celle que distillent les Frères Chrétiens. Et Bède le Vénérable, saint patron des écrivains, lui avait appris à se battre pour les choses qu'il jugeait importantes. Les choses qu'il chérissait. Comme sa vie. À bord du bus n° 10. Un souvenir qui l'emmenait là où il ne voulait pas aller. Qui lui rappelait ce qui était arrivé à sa sœur.

*

C'était cette même habitude héritée de son enfance qui motivait Joey lorsqu'il surgit du passage souterrain et sauta par-dessus la clôture pour s'introduire dans le parking en face de la gare. Il arriva derrière une Audi Q7 et, en passant, tapota la vitre et laissa tomber sur le capot la sacoche qu'il portait en

bandoulière : Natasha, son épouse, faillit renverser son cappuccino sur ses genoux, mais releva la tête, d'abord intriguée, puis gagnée par une inquiétude croissante lorsqu'elle vit son mari adopter cet air fanfaron qu'elle ne connaissait que trop bien. Même sous la masse de la veste imperméable Caterpillar qui recouvrait sa silhouette fine mais musclée, elle le vit se raidir. Les épaules en arrière, les bras le long du corps, les poings qui se serraient et se desserraient. Puis elle vit sa main qui tournoyait. Elle se redressa et attendit. Les ennuis. Dieu sait pour qui.

*

Trois kilomètres plus loin, trois filles arpentaient Hill Street, la bien nommée car elle se situait à flanc de colline, et se dirigeaient vers les hauteurs de la tout aussi adéquatement nommée High Street.

- Je dis juste que c'est un psychopathe.
- Avec toi, tout le monde est psychopathe.
- Cinq pour cent des gens sont des psychopathes.
- Tu le détestes juste parce que c'est un étranger.
- Merde, vous pouvez pas arrêter, toutes les deux ?

C'était la grande, Tanya Nolan, la nièce de Sean, la fille de Joey. Celle qui avait un gigantesque sac seau de chez ASOS. Elle marchait entre ses deux amies, Becky, la petite, munie d'un fourre-tout Stella McCartney dont l'imprimé python était désormais tout éraflé, et Carol, la moyenne, avec un sac de sport Topshop en cuir informe. Elles étaient toutes les trois en jean. La parka fermée jusqu'en haut, les bras croisés, voûtées pour lutter contre le froid. Toutes portaient de grosses chaussures : bottes de chantier pour Tanya et Carol, de motard pour Becky.

– Cinq pour cent des gens sont des déviants, pas des psychopathes, ajouta Tanya en appuyant sur le bouton d'appel du passage piéton, mais sans attendre le vert.

– Eh bien alors, c’est un déviant, insista Carol en suivant machinalement.

– Et détester les étrangers, c’est pas une déviance, peut-être ? répliqua Becky qui hésitait, regardant à droite, à gauche, puis de nouveau rapidement à droite.

– Non. La déviance, c’est quand on s’écarte de la norme. Pas vrai, Tan ?

Tanya refusa de formuler le moindre commentaire. Comme son père, elle finissait toujours par jouer le rôle du médiateur. Et comme son père, elle regrettait parfois que les gens ne soient pas capables de régler eux-mêmes leurs désaccords.

– Toi, tu dis qu’être raciste, c’est la norme ? lança Becky à Carol.

– Non.

– Si, c’est ce que tu viens de dire. Pour toi, détester les étrangers c’est normal.

– J’ai pas dit ça.

– Si.

– Et maintenant je suis censée faire quoi ? Répéter « J’ai pas dit ça » ? Et après on s’attrape par les cheveux et on se bat ?

– T’as dit...

Mais Tanya les interrompit.

– Vous allez arrêter ? On dirait des stars qui s’engueulent dans une émission de télé-réalité pourrave.

*

À la gare, deux autres individus coupables de déviance par rapport à la norme étaient sur le point de se télescoper lorsque le sac de Joey franchit la porte. Le type qui s’en était emparé regardait par-dessus son épaule pour s’assurer que la voie était libre et ne soupçonnait donc pas que Joey allait arriver devant lui, que Joey était en train de baisser son bonnet pour se protéger le front ; il ne pouvait pas prévoir que la tête de Joey allait

percuter la sienne. Il s'écroula sous le choc et Joey émit une cascade d'excuses qui semblaient sincères.

– Désolé, mon gars. Vraiment désolé. Ça va ?

L'effet souhaité fut atteint : les badauds ralentirent et se tournèrent vers eux. D'autant plus que Joey se mit à genoux comme pour aider sa victime. Le type n'avait pas du tout l'air d'aller bien. Il était groggy et du sang lui coulait du nez.

– Bougez pas trop vite. Doucement.

Il poursuivit plus bas.

– C'est pas comme à la télé, hein ? Ça fait vraiment mal, non ?

Il parla de plus en plus bas à mesure qu'il se rapprochait de l'homme au sac et lui donna une pichenette sur le nez.

– Comme ça. Il a l'air cassé. J'espère, en tout cas.

L'homme au sac commençait à avoir l'air plus méfiant que hagard.

– Ouais. Tu t'attendais pas à ça ? Comme moi je m'attendais pas à te voir filer avec mon sac, sale voleur. Maintenant barre-toi avant que je te casse tous les autres os.

Joey se retourna, arborant un sourire joyeux à l'intention des derniers passants.

– Ça va aller, mon gars.

L'homme au sac hésita, mais vit le sourire joyeux s'évanouir et n'apprécia pas l'expression qui s'y substitua. Il roula sur le côté et partait déjà en courant quand un des emmerdeurs employés par les chemins de fer s'approcha.

– Bonjour. Vous venez bien de sauter par-dessus le grillage ?

– Ouais, et alors ?

– Vous avez un titre de transport ?

– Pourquoi ? Pour sauter par-dessus la grille ?

– Ne faites pas le malin avec moi.

– OK, répondit Joey en tendant son billet.

– Alors pourquoi avez-vous sauté par-dessus le grillage ?

– Parce que je ne suis pas du genre à me laisser marcher sur les pieds.

Joey se retourna et s'éloigna en direction du parking. Il ne revit plus le voleur de sac. Il n'en avait pas particulièrement envie et peu lui importait. Son corps se détendit. Son sourire revint. Dans sa tête, il était déjà passé à autre chose. À Natasha. Qui arrivait avec la Q7.

*

Une ultime bouffée d'air chaud, pour finir de se sécher les cheveux et la barbe. Sean s'admirait dans le miroir couvrant le mur opposé, du sol au plafond. Sandra a raison, se dit-il, cette glace devrait être ailleurs. Il y a d'autres moyens d'exhiber sa réussite que de promener partout sa bedaine, même si tout avait été payé de ses deniers. Elle préférait le faire avec des bijoux. Lui aimait avoir ce séchoir dans sa salle de bains. Les écologistes et les anti-carbone auraient détesté. S'offrir un appareil électrique pour éviter d'avoir à s'essuyer avec une serviette était un peu excessif, il le savait bien. Mais c'était si agréable.

Je devrais peut-être inclure ça dans mon allocution de ce soir, songea-t-il. Comment les écolos ont réussi à tous nous faire nous sentir coupable à l'idée d'allumer le moindre appareil électrique. Et peu importe si on demande aux Indiens et aux Chinois de ne pas emprunter la voie de l'industrialisation que nous avons prise avant eux, c'était bien assez dur pour des gens comme lui, qui avait fini par devenir un alpiniste confirmé à force d'aller de la chambre qu'il partageait avec son frère Joey jusqu'à la cuisine. Tous les matins. Ses habits roulés en boule dans les bras, il descendait sur la balustrade en bois, puis montait sur les plinthes pour longer le couloir, avant de se jeter contre la porte de la cuisine pour atterrir sur le siège près de la gazinière. Tout ça pour éviter de marcher sur le carrelage glacial. Il allumait la gazinière pour réchauffer la cuisine pendant qu'il se lavait et s'habillait devant l'évier en se servant de la casserole d'eau que sa mère avait fait bouillir

avant de partir travailler comme femme de ménage au lycée où Joey et Janey avaient fini par échouer.

S'il avait développé ces compétences, c'est parce qu'il avait réussi le bon vieil examen d'entrée au collège, ce qui signifiait qu'il devait aller à l'école privée à l'autre bout de la ville. Ce qui signifiait qu'il devait prendre un bus. Ce qui signifiait qu'il devait s'en aller avant 7 h 30 pour être à l'école à 8 h 30, alors que les autres qui se levaient à 8 h 30 trouvaient la maison bien chaude et n'avaient à parcourir que trois cents mètres jusqu'au lycée. En plus, ils rentraient à quatre heures, alors que Sean devait se taper tout le chemin du retour pour n'être à la maison qu'à cinq heures. Ses parents étaient de braves gens, mais ils l'envoyaient dans le vaste monde avec une cible cousue sur la poitrine. L'écusson de la St Bede's School sur la poche de son blazer.

Comme tous les autres, ce souvenir d'enfance devenait doux-amer en prenant la couleur rose de l'innocence perdue. Sean se remémorait une époque antérieure à toute responsabilité et le chagrin commença à poindre. Comme tout enfant qui se réveille tout à coup adulte, il avait accepté qu'un jour il perdrait son père et sa mère... mais pas sa sœur Janey. Même leurs bagarres de chiffonniers étaient devenues des souvenirs précieux. C'est pourquoi il se donnait désormais de moins en moins de mal pour tenter de persuader les Chinois d'acheter un nouveau pull plutôt que de construire une nouvelle centrale électrique, et passait de plus en plus de temps à se pavaner, comme disait son frère Joey, dans des dîners de charité où il prononçait des discours. S'ils ne pouvaient pas empêcher que des gens comme Janey se fassent tuer dans leurs rues, alors qu'est-ce qui valait encore la peine qu'on se batte ?

*

– C'était quoi, ça ? demanda Natasha quand Joey se laissa tomber dans la voiture et se pencha pour l'embrasser.

Elle sentait bon. Comme toujours.

– Un minable connard dans une ville minable. Le résultat de ce que notre cher Sean appelle le cycle du dénuement.

Sachant qu'il ne fallait surtout pas saisir la perche, elle prit la direction de la maison, par ce même passage souterrain que Joey venait de traverser en courant. Il regarda les graffitis et les taches d'urine, puis sourit en laissant son esprit dériver vers l'époque de ses quatorze ans, quand il emmenait ici Margi Hewland pour l'embrasser. C'est ça le problème, avec les gosses d'aujourd'hui, se dit-il. Ils n'apprennent jamais les raccourcis. Pas besoin. Pas de poursuite effrénée. Pas de porte-à-porte. Pas la peine de déchiffrer les signes pour arriver à ses fins. Maintenant, ils s'envoient des rendez-vous à la minute près, guidés par GPS. Directement branchés à leurs portables.

*

– Il faut marquer une rupture, non ?

Le guetteur de Luke, Matt O'Connor, était allongé à côté de lui. Et comme lui, il portait une combinaison imperméable noire de chez Gelert par-dessus son blouson Helly Hansen et son jean. Moins cher qu'une tenue de camouflage, mais tout aussi efficace dans le noir. Matt roula sur le côté, tendit la main et massa la cicatrice qu'il avait à l'intérieur de la cuisse. Il avait remarqué que ses crampes devenaient plus fréquentes, conséquence de l'âge. Et du poids. Bien que de taille normale, il avait toujours été qualifié de grassouillet dans son enfance, puis de costaud, mais à présent, il commençait à ressembler à un tonneau. Sociologue par nature, toujours prêt à saisir l'humour noir dans les hasards de la vie, il trouvait naïf d'être surpris par ce que font les hommes. Ils sont juste humains, comme il disait souvent, mais Matt pensait aussi que chaque jour est un carrefour où il appartient à chacun de décider quel virage il prendra. Certains choisissent une voie égoïste,

d'autres préfèrent aider les autres. C'est toujours un choix. Qui a toujours ses conséquences.

– Tu abats d'un seul coup tous les chefs de guerre, poursuivit-il en faisant reposer son poids sur l'autre jambe. Sinon, dès que tu en tues un, un autre apparaît. Tu les zigouilles tous. Ou alors tu donnes le droit de vote à leurs bonnes femmes. Ils seront bientôt trop occupés à fixer des étagères et à décorer leur bicoque pour aller faire sauter la place du marché. La démocratie. Ils l'auront, qu'ils le veuillent ou non.

– Super idée. Pour qu'ils finissent comme nous? Sans la moindre idée de pour qui voter?

– Toi, t'as jamais voté.

– C'est pas le sujet.

Luke se retourna, sa grande carcasse allongée dépassait d'environ trente centimètres au-delà des bottes de Matt. Il avait encore fière allure, presque une gueule d'ange. Quand il le voulait – l'ange de la mort, le plus souvent. Mais cela devenait de plus en plus difficile à feindre à mesure que les lézardes de l'âge se multipliaient. Si Matt était le sociologue, Luke était le philosophe. Ce qui faisait de lui un meneur d'hommes, mais creusait encore les lézardes. Il ne suffisait pas de comprendre pourquoi les gens font le mal pour l'empêcher. Ou le pardonner. Mais cela rendait beaucoup plus facile de les tuer.

– En démocratie, O'Connor, tu es censé demander. Pas rester dans ton coin pour te garder ta part de gâteau. Notre classe politique actuelle ne vaut pas mieux que les tribus de bergers nomades autour de leurs feux de camp.

– Tu t'attendais à quoi? Tu pensais qu'ils allaient te téléphoner pour te prévenir?

– Pourquoi pas?

Luke retourna à son télescope.

– Ils ont mon portable. Ils ont tous nos numéros. Pas la peine d'avoir le MI6, la CIA ou cette putain de Sécurité intérieure s'ils ne connaissent pas nos numéros.

Matt éclata de rire.

– Ils pourraient juste envoyer un genre de message national d’urgence, du style : Êtes-vous d’accord ou pas pour qu’on atomise l’Europe ? Tapez 1 pour oui, 2 pour non.

– Moi je vote pour qu’on se concentre sur notre cible de ce soir et qu’on s’occupe du système électoral demain.

Matt revint à son télescope d’observation pour voir le propriétaire du *fish and chips* procéder à l’ouverture de son restaurant.

– J’ai peut-être pris un ou deux kilos, mais lui, c’est un sac-poubelle gonflé à l’hélium. On va le dézinguer ? enchaîna-t-il.

– Sais pas, répondit Luke avant de sourire. Faut qu’on vote ?

– Ça te tracasse ?

– Depuis la Somalie, plus rien me tracasse.

– On n’était pas censés être là, je te rappelle. Et une chose est certaine, Luke, c’est que Janey non plus n’était pas censée être là.

– Mais nous on y était. Moi j’y étais. Quand c’est arrivé.

La phrase était brutale, autant que la douleur était encore vive. Au cours des trois dernières années, Matt avait appris que, contrairement à sa cuisse, c’était une plaie ouverte, mais il ne se résignait pas.

– Tu n’aurais rien pu faire. Elle était juste au mauvais endroit au mauvais moment.

Luke savait que son ami avait raison, mais cela ne rendait pas la chose plus facile à accepter. Pourquoi Janey s’était-elle trouvée au mauvais endroit, sans parler du moment ? Uniquement à cause d’ordures comme le type qu’il avait en ce moment dans son viseur. Son doigt se crispa. Une petite pression... Puis il sentit Matt appliquer sur son épaule l’équivalent terrien du pincement neural pratiqué par Spock dans *Star Trek*.

– Lui, c’est l’appât. On vise du plus gros poisson.

Luke hésita un instant, puis décontracta son doigt.

– C’était une façon de relâcher la tension avec un peu d’humour, docteur O’Connor ?

– Je ne fais qu’exécuter les ordres.

– Je déteste la démocratie.

– Eh oui, mon pote. Ça rend les choses difficiles pour les psychopathes comme toi.

*

Les filles se dirigeaient vers High Street. En silence, en marchant vers Sanderson’s, l’un des rares magasins indépendants à survivre à la guerre des supermarchés, elles passèrent devant l’auberge du Lion où traînaient quelques jeunes en sweat à capuche coupables de délit d’intention. L’intention de quoi, ça restait un mystère, mais comme toujours l’un d’eux se détacha de la meute pour leur barrer le passage.

D’instinct, Tanya attrapa son téléphone. D’instinct, Becky et Carol descendirent du trottoir pour contourner l’obstacle. D’instinct, le type se retourna et les observa avec un sourire supérieur. Jusqu’au moment où il sentit qu’on le bousculait. Il pivota sur ses talons, prêt à affronter son agresseur, quel qu’il soit, mais resta incrédule devant les grands yeux bruns, les longs cils et les longs cheveux de Tanya qui, apparemment en train d’envoyer un texto, releva la tête de son portable, juste sous son nez.

– T’es sur mon chemin.

Toujours d’instinct, le type recula d’un pas. Docile. Le manuel du comportement antisocial n’indiquait pas comment gérer une Barbie sous stéroïdes.

– Pas la peine de demander pardon.

En s’éloignant, Tanya avait lancé ce commentaire en même temps que ses cheveux par-dessus son épaule, et le type regagna son groupe, qui visiblement savourait sa déconfiture.

– La psychopathe, ici, c’est toi, dit Becky, non sans jeter un coup d’œil en direction du sweat à capuche, morose,

qui donnait un coup de pied à un de ses acolytes trop sarcastique.

Tanya se contenta de continuer à avancer en souriant. La jeune lionne. La fille de son père. Et comme Joey, elle ne se rendait jamais compte à quel point elle était intimidante. Elle était aussi la fille de sa mère et, comme Natasha, elle ne se rendait jamais compte que cela tenait en grande partie à sa beauté. De même, elle n'admettait pas qu'elle avait couru un réel danger, deux semaines auparavant, lorsqu'elle s'était jetée bec et ongles sur un inconnu qui avait essayé de s'emparer non pas de son sac à elle, mais de celui de Becky. Ni que Joey était sorti de ses gonds à cause de ça.

*

– Tu sais pourquoi chaque nouvelle génération est plus grande que la précédente ?

Joey réfléchissait tout haut tandis que Natasha guidait la Q7 vers la voie prétendument rapide.

– Je suis censée répondre « Grâce à l'alimentation » ?

– Oui, mais en fait c'est grâce à la communication. Chaque génération apprend à mieux communiquer, pour éviter à ses membres de s'user les jambes à se chercher les uns les autres.

– C'est le genre d'idée qui te vient dans le train tous les vendredis soir ?

– Non, j'ai mieux à penser.

Il tendit la main et tâta les rondeurs révélatrices qu'elle dissimulait sous son épaisse jupe de laine.

– Je ne sais pas pourquoi tu aimes ça. J'ai les jambes gelées par le temps qu'il fait.

– Et moi je ne sais pas pourquoi tu me poses toujours la question. Tu sais bien que j'ai été pervers. Abusé sexuellement pendant mon enfance.

– Parce qu'avoir été séduit par la voisine ça compte pour un abus sexuel, d'après toi ?

– Aujourd’hui, ça compterait. À l’époque, c’était juste un fantasme masculin. En tout cas, c’est à cause de ça. Ça m’a rendu vulnérable. Conditionné. Aujourd’hui, on parlerait de « *grooming* ». Je suis devenu sensible aux images déformées de la sexualité propagées par les médias.

– Je dirais plutôt que tu as passé la semaine à lorgner les pin-up à la cantine.

Il se détourna avec un sourire.

– Exactement. Sauf que les autres, ils peuvent seulement rêver. Moi j’en ai une vraie à la maison.

Elle rit. Comme toujours. Elle minimisait sans cesse son charme. Joey attribuait cela à sa belle-mère, et Natasha l’avouait tacitement lors des rares occasions où il parvenait à lui faire comprendre qu’elle avait tout ce que les autres femmes payaient cher pour obtenir. Le résultat d’une enfance passée à se dénigrer. Une enfance qui l’avait rendue très critique vis-à-vis d’elle-même. Une enfance conditionnée par les manipulations d’une mère exigeante.

Même quand elle s’était montrée à la hauteur des attentes en réussissant ses examens, sa mère lui avait reproché de n’avoir que la mention « bien » quand une de ses amies avait obtenu « très bien ». Parce que Natasha était bien meilleure. Et c’était vrai, mais par ironie du sort, elle étouffait sous les attentes démesurées d’une mère orgueilleuse. Elle avait même décidé de ne pas tenter l’université et avait préféré l’un des nouveaux établissements régionaux où elle avait fait des études de graphisme. Sa mère, infirmière, aurait voulu que Natasha fasse mieux et devienne médecin. Son père, lui, en apprenant ses projets, avait au contraire été ravi, car il avait toujours regretté d’être devenu métreur plutôt qu’architecte. Il voulait que quelqu’un récupère l’étincelle de créativité qu’il avait perdue.

Hélas, sa mort prématurée suite à un cancer ne lui avait jamais permis de voir sa fille obtenir son diplôme, et c’est sans doute la raison pour laquelle Natasha était devenue la petite amie de Joey. Il était fort et lui avait apporté le soutien dont elle

avait besoin au moment où ce trou béant s'était ouvert dans sa vie. Elle était restée avec lui parce qu'elle pouvait se reposer sur lui, non sur sa réputation. Et elle avait découvert l'homme dont elle était ensuite tombée amoureuse. Quant à lui, il s'était épris d'elle dès l'instant où elle avait manifesté un soupçon d'intérêt.

Joey lui pinça la cuisse et regarda de l'autre côté. Comme lui, elle était emmitouflée de la tête aux pieds pour lutter contre le froid. Mais au lieu d'une tenue de travail Screwfix, une veste zippée All Saints recouvrait un pull et une jupe épais mais pratiques, donnant à sa silhouette une allure androgyne. Seuls les effluves de parfum et les cheveux longs suggéraient ce qui se cachait en dessous. Les cheveux bruns qu'elle avait transmis à Tanya, mais qu'elle menaçait sans cesse de couper court. Les yeux. Bruns également, mais brillants d'un éclat narquois qui révélait ses racines irlandaises. Comme sa langue bien pendue. Elle avait toujours une opinion sur tout et sur tout le monde, mais une opinion le plus souvent correcte, et était capable de parler à tout le monde de n'importe quel sujet, ce qui était probablement une des principales qualités que Joey admirait en elle. Il préférait garder ses avis pour lui et ne voyait pas l'intérêt de parler de la pluie et du beau temps, tout en admettant que sans Nat, leur vie sociale aurait été extrêmement limitée.

Ces réflexions le ramenèrent à sa belle-mère. Il se tourna vers le siège conducteur et demanda :

– Comment va ta mère, cette semaine ?

Natasha lui adressa un petit sourire triste.

– Ça va. Pas mal. Il y a des moments où elle est aussi vive qu'avant. Mais d'autres fois...

Elle haussa les épaules, résignée.

– Ça ne fera qu'empirer. Et je continue d'apprendre à ne pas la contrarier, comme disent les médecins. La reprendre chaque fois qu'elle se trompe, ça ne fait qu'aggraver les choses.

– Ils sont sûrs qu'elle perd la boule ? Ma mère a toujours été un peu larguée. Et elle soigne des gens atteints de démence.

Cette remarque contribua à ramener le sourire sur le visage de Natasha, aidée par la caresse que Joey lui fit sur la nuque en se penchant vers elle.

– Je t’aime, tu sais. Surtout parce que tu tiens le coup pendant que je ne suis pas là pour partager le fardeau.

Elle ne répondit pas. Elle n’avait pas vraiment envie de compliments. Elle avait envie qu’il soit à la maison. Mais elle ne voulait pas le lui dire. Ils avaient pris cette décision pour leur avenir. Donc elle se contenta de tendre une main pour serrer la sienne en signe de remerciement.

C’était quelque chose que sa mère lui avait inculqué. Presque le contraire de l’autodénigrement. L’indépendance. Il aurait aisément pu se retrouver hors-la-loi si elle n’avait pas été là pour le tirer du bon côté de la barrière et l’obliger à terminer ses études d’électricien. Elle gagnait suffisamment avec son travail au journal local pour qu’il s’accorde du temps en formation professionnelle, jusqu’au jour où le quotidien fut racheté par un groupe national, ce qui avait entraîné une rationalisation. Autrement dit, elle perdit son emploi, mais par chance, cela coïncida avec le premier salaire de Joey. Elle tint sa comptabilité pendant sa première grossesse – Tanya – et elle avait continué depuis, aidée par son beau-frère Sean. Elle avait ensuite assuré le graphisme des brochures promotionnelles de la jardinerie, ce qui avait mené à quelques autres petits contrats, après quoi elle s’était mise à vendre des cartes de vœux et des gravures encadrées sur le site Etsy.

Joey la contemplait en pensant à tout cela. Belle et intelligente. Difficile de faire mieux. Avant que cet événement ne soit rayé du calendrier par les citadins, elle aurait pu gagner haut la main le concours de la Reine des roses, comme sa belle-sœur Sandra, la femme de Sean. Mais ça ne l’intéressait pas. Contrairement à Sandra, qui croyait encore détenir le titre – en un sens, c’était vrai – et s’habillait en conséquence. Joey se disait parfois que ce serait bien que Natasha soit un peu plus féminine, mais il finissait toujours par en sourire. Si

elle se donnait plus de mal, ce ne serait pas pour lui. Il passa à nouveau les doigts sur le tissu renforcé qui dissimulait l'agrafe de la jarretelle, et elle lui lança un regard assorti d'un petit sourire crispé. Elle pouvait jouer de son charme quand elle le voulait. Mais seulement dans l'intimité.

– Tu vas devoir la mettre en veilleuse ce soir. Tanya a invité du monde.

Joey émit un grognement.

– Je croyais qu'elle voulait plus de liberté pour affirmer sa personnalité ? Et rentrer plus tard qu'on ne l'y autorise ?

– Apparemment, c'est parce qu'elles veulent protéger Becky contre un type qui l'emmerde.

– Génial. On va baby-sitter non seulement les copines, mais peut-être aussi deux ou trois mecs par l'odeur alléchés.

– Je pense que c'est un peu plus compliqué que ça. Enfin, toi qui veux toujours savoir où elle est...

– Je peux le savoir sans me la farcir à la maison un vendredi soir. Ils auraient dû comprendre ça, depuis le temps. Alex et Ross vont chez des copains. Lucy a son cours de danse. Tanya pense qu'elle peut aller au pub sans que je m'en rende compte. C'est ça, le vendredi soir. Il a fallu une sacrée logistique pour tout organiser.

– Calme-toi. Tu n'en mourras pas d'attendre quelques heures de plus. Et aux yeux des gosses, je te rappelle que nous n'avons aucune vie sexuelle... Beuuuurk ! Dégueu.

Joey sourit. Encore un des grands truismes de la vie. Malheureusement, c'était de plus en plus vrai à mesure que les enfants grandissaient. Les enfants sont vraiment la forme la plus naturelle de contraception.

*

Briser la chaîne. Oui, ce serait le thème de ce soir, pensait Sean tout en attrapant sa chemise de smoking. Nous devons briser le cycle du dénuement qui entraîne les gens

dans la délinquance et les comportements antisociaux, qui les condamnent à une vie d'occasions manquées et de préjugés sociaux. Une fois stigmatisé, comment trouver la rédemption ?

Oui, il parlerait de sa propre vie, et peut-être de ses frères et sœurs. Ils venaient des mauvais quartiers mais avaient pris des voies différentes. Avec son frère cadet Joey, ils avaient réussi l'examen d'entrée au collège privé, mais tandis que lui s'était épanoui à St Bede's, ce n'avait pas été le cas de Joey. Joey avait beau dire qu'il n'avait pas la fibre scolaire, cette allégation était contredite par la réussite de sa formation d'électricien. La vérité, que Sean avait révélée dans son discours de garçon d'honneur lors du mariage de Joey, c'est qu'il avait renoncé parce que ça le démangeait dans le pantalon et qu'il n'avait pas envie de virer sa cuti.

Sa sœur Janey, à l'inverse, il l'avait appris bien plus tard, avait délibérément échoué à l'examen d'entrée au collège privé, afin de ne pas être séparée de ses amies. Elle était restée en contact avec chacune d'entre elles, et chacune d'entre elles était venue à son enterrement. Alors qui était le plus malin des trois ?

Oui, se disait Sean, le récit de sa propre vie – minable au lycée, geek à la fac, comptable, puis propriétaire d'une jardinerie branchée – était toujours très apprécié dans les dîners de charité, surtout depuis la mort absurde de sa sœur Janey. Ce soir encore, il s'agissait de lutter contre la drogue. À combien de dîners de ce genre avait-il participé ? Améliorer la détection. Améliorer la prévention. Améliorer l'éducation. Améliorer l'aide médicale. Améliorer le conseil. Il avait renoncé à compter, mais la conclusion était évidente. Quoi qu'on tente, ça n'avait jamais l'air de marcher. En général à cause de deux choses : la réflexion à court terme et l'action indépendante. Les gens ne prévoyaient pas assez loin, ne fournissaient donc pas le financement adéquat, et essayaient d'agir isolément. Mais puisque les raisons d'un problème sont toujours multiples, comment la solution pourrait-elle être unique ?

Ce soir, c'était pour l'association Tôt ou tard. « Tôt ou pétard », comme l'appelait Joey, était une organisation qui proposait aux anciens toxicos un lieu où aller. Où on les aiderait à résoudre leurs problèmes personnels et à éviter de retomber dans la drogue. Pas pour trouver une réponse immédiate, mais pour les guider vers des gens qui en auraient une à leur donner. Sean avait compris. Leur laisser le temps d'avancer à leur propre rythme. Le temps de rassembler leurs esprits et de se ressaisir. Déterminer quelle devait être l'étape suivante, et non, contrairement à ce que s'empressait de souligner son frère Joey, l'endroit où se procurer leur prochain pétard.

Sean savait que son frère faisait écho à l'opinion populaire, qui contenait une vérité fondamentale : la plupart des ex-toxicos replongeaient. C'est pourquoi ce soir il voulait lancer une nouvelle idée. Au lieu de perdre du temps à lever des fonds pour que l'association continue à tenter de convaincre des employeurs d'embaucher d'anciens drogués, pourquoi ne pas en faire une obligation statutaire ? Cela s'inscrivait dans l'éthique de réhabilitation mise en avant par le système judiciaire. Toutes les autorités locales devaient proposer un emploi aux désintoxiqués. C'était simple. Si une organisation avait la capacité de gérer les ex-drogués, c'était bien le service public. Mais il faudrait aussi surmonter une autre grande vérité populaire. Quel homme politique en aurait le cran ? Aucun, sans doute. Sean remonta sa braguette et attacha sa ceinture de smoking. Encore plus serrée que la dernière fois. En matière de régime alimentaire, lui aussi était un récidiviste.

*

– Tu vois, Luke, il faut rompre avec la tradition. La tradition encourage la pensée traditionnelle qui conduit à la peur du risque, puis à l'inertie.

Matt méditait encore alors qu'il s'apprêtait à aller préparer la tournée quotidienne de café. Le seul luxe qu'ils se permettaient.

– Tu essayes encore de réduire mon stress post-traumatique et de m'éloigner de mes problèmes et de mon deuil, c'est ça ? De m'impliquer dans le scénario plus général concernant le trafic mondial de drogue ?

– Exact. Mais ça ne s'arrête pas à la drogue, ça englobe tout le crime organisé. Tous les conflits. Toute la corruption. Comme quand on était à Bassorah. Tu les réunis. Tu leur expliques qu'il y a une meilleure façon de gagner du fric qu'en trahissant les voisins. Et s'ils n'adoptent pas la démocratie, tu leur bottes le cul. Si on l'a fait là-bas, pourquoi on le ferait pas ici ?

– C'est bien pour ça qu'on est là, j'imagine, dit Luke. À ton avis, on est à quelle distance ?

Matt rapprocha le télescope de son œil.

– Mille deux cents. En descente. Pas de vent. Je reviens tout de suite.

Il enleva sa combinaison imperméable et sortit de la cachette.

Le Barrett est généralement considéré comme une arme anti-matériel, avec une portée effective de 1 800 mètres mais une portée maximale d'environ 6 800 mètres, même si, à une telle distance, on ne parle plus de précision du tir, mais plutôt d'intimidation. À 1 800 mètres, il pouvait arrêter les véhicules en perforant le bloc moteur. Mais il fallait du temps pour que les liquides s'écoulent et que le moteur se grippe. Sur un coup de chance, on détruisait une barre de direction ou un joint à rotule. Tout sniper sait que le meilleur moyen d'arrêter un véhicule est de tuer le chauffeur. Pour ça, Luke aurait préféré un L115A3, un fusil Accuracy International, mais à 1 200 mètres, un tireur d'élite comme Luke pouvait utiliser le Barrett pour tuer le gros lard qu'il avait désormais au centre de son viseur. Pas besoin d'un tir précis à la tête, et il aurait

beaucoup moins de remords que lorsqu'il tirait sur les taliban. On pouvait penser ce qu'on voulait mais eux, au moins, ils se battaient pour quelque chose en quoi ils croyaient, alors que le gérant du *fish and chips* n'était rien aux yeux de Luke. Un parasite qui se nourrissait sur le dos de la communauté. Un chancre ou un cancer à éliminer. Peut-être pas ce soir. Puisque ce soir, il était question de la force explosive que le Barrett pouvait déployer. Cette stupeur fascinée quand on fait exploser un truc. Ce serait pour un autre soir. Bientôt. Peut-être demain.

*

– Non mais la tronche du mec !

Carol examinait les pizzas au rayon du supermarché.

– Il a dû croire que t'étais Buffy Croft, tueuse de clodos, un truc du genre.

Becky éclata de rire, puis retrouva rapidement son anxiété habituelle.

– Et s'il avait fait comme l'autre *loser* avec son couteau, la semaine dernière, hein, Tan ?

– Tu parles. Ce connard, c'était le petit frère de Barry Lupton. Il ne doit même pas encore avoir de poils entre les jambes.

– Il doit pas avoir grand-chose d'autre à cet endroit-là, dit Carol. On ne peut pas prendre celle-là.

Elle déchiffrait la liste des ingrédients sur l'emballage.

– Y a du poulet reconstitué dedans.

– Comment tu le sais ? demanda Becky en lui prenant le carton des mains.

– Y a écrit « préparation à base de poulet ». Ça veut dire que c'est de la purée de poulet qu'ils moulent pour faire des morceaux. Sinon il y aurait écrit « avec des morceaux de poulet ».

Et elle s'enfonça dans le dédale des rayonnages. Becky attendit qu'elle ait disparu entre les conserves et les soupes pour se tourner vers Tanya.

- Sérieux, t'en penses quoi, pour Husani ?
 - Tu veux vraiment le savoir ?
 - Puisque je te demande.
 - Ouais, mais tu veux vraiment connaître la réponse ou tu veux juste que je te rassure en te disant que Carol a un truc contre lui ? ... C'est toi qui a mis cette pâte à cookies dans le caddie ?
 - On croirait ma mère.
 - C'est toi ?
 - Euh... Ouais. Désolée. C'est juste que...
 - Quoi, ton Pharaon te manque et tu bouffes pour compenser ?
 - Je vais la remettre dans le rayon.
 - Pas question. Du coup, je peux garder ma glace aux cookies.
 - Tu ne m'as pas répondu.
 - Toi non plus. T'es sûre que tu veux vraiment savoir ?
 - Ben ouais.
 - OK. Il fout la trouille.
- Tanya avait raison. Ce n'était pas exactement ce que Becky espérait.

*

– Alors elle va passer toute la soirée à la maison ? finit par demander Joey, tandis que la Q7 traversait le vieux pont tournant pour entrer dans Highbridge.

Il ruminait, tâchant de trouver une façon de sauver la soirée qu'il avait prévue. Il y pensait depuis mercredi, quand elle lui avait annoncé que les deux garçons passeraient la nuit chez des copains. Et comme Lucy serait à son cours de danse, pour la première fois depuis Dieu sait quand, ils auraient la maison pour eux seuls pendant plusieurs heures. D'habitude, le vendredi soir, en revenant de la gare, il n'avait qu'une demi-heure avec Natasha avant de devoir jouer les chauffeurs de taxi. Être

disponible. Ne rien dire. Conduire, simplement. Il connaissait la routine.

– Aucune idée. Elle a seulement dit que Carol et elle essayaient d'occuper Becky pour l'éloigner d'un type.

Natasha se pencha pour lui pincer la cuisse.

– Merci quand même pour les fleurs.

– Mais pourquoi, bon sang ?

– Parce que les roses jaunes sont mes préférées. Et parce que j'adore ta façon de m'aimer.

Joey la regarda : elle affichait à nouveau son sourire coquin.

– Moi aussi, j'adore ta façon de m'aimer, mais pourquoi Tanya a assigné Becky à résidence ?

– Elle me l'expliquera demain.

Joey poussa un soupir exaspéré. Excédé.

– Ma fille sabote mon retour à la maison et tu n'es même pas fichue de me refiler des ragots. J'aurais dû accepter d'aller au bar avec...

Mais il fut interrompu par la main de Natasha qui lui asséna une tape sur le bras, à l'instant où il repérait quelqu'un sur le bord de la route.

– Arrête-toi. Juste une seconde.

– Pourquoi ?

Dès que la voiture fut garée, il sortit et se dirigea vers le Costa Coffee. En se retournant, Natasha vit Joey agripper la main et tapoter l'épaule de Matt, qui transportait deux gobelets de café et un sac en papier.

– Qu'est-ce que ça donne ? demanda Joey.

Matt jeta un coup d'œil en direction de la voiture et désigna Natasha.

– Elle est au courant ?

Joey se contenta de le dévisager. Soyons réalistes.

Matt hocha la tête.

– On se les gèle, là-haut, mais on connaît les HDV du gros à la minute près. On a plus d'infos sur lui que n'en a Tesco avec sa putain de carte de fidélité.

– Euh... C'est quoi, ses HDV? demanda Joey, comme souvent abasourdi par le jargon de Matt.

– Habitudes de vie. C'est les Ricains qui disent ça.

– Tu es sûr que vous irez jusqu'au bout?

– Sûr et certain, confirma Matt. Il refourgue la came avec le poisson et les frites. Faut juste connaître la bonne combinaison à commander.

– Quoi? «Poisson-frites sel et vinaigre, avec un supplément de crack»?

– C'est un peu plus subtil que ça. Mais en gros, oui. Le cabillaud, c'est la coke. Y a un C. Dans haddock, y a un H. Comme la blanche.

Joey eut l'air intrigué.

– Ouais. La blanche. L'héroïne.

– J'ai droit à quoi si je demande de la friture d'éperlan?

– À un regard mauvais. Ça fait trop longtemps que t'es dans la banlieue sud, répliqua Matt.

– Raconte-moi vite fait, dit Joey avec un regard en direction de la Q7, visiblement nerveux. Comment ça marche?

– Comme toutes les arnaques. C'est simple comme bonjour, une fois qu'on a compris. Ils ont leur propre monnaie.

– Quoi?

– Le junkie rencontre le banquier au coin de la rue. Le junkie lui donne du liquide. En échange, le banquier lui refile un billet. De cinq, de dix, n'importe, mais avec un C, un H ou autre chose dessus.

Il haussa les épaules. Simple. Puis il gloussa.

– Mais pas de F pour friture. Et ils ne font pas non plus de calmar. Parce que ce serait aussi un C.

– Ils pourraient avoir le E pour éperlans, suggéra Joey.

Matt hocha la tête, il avait saisi.

– Ou E pour Ecstasy, certes. Enfin, le junkie emporte le billet chez le gros lard, par exemple un billet avec un C. Il demande un cabillaud-frites, mais le gros attend de voir le billet pour savoir si c'est un vrai client, et il lui sert la surprise du chef.

– Sympa. Mais il fait comment pour lui donner la came sans que ça se voie ?

– C'est l'étape qui nous manque encore. Mais on finira par le savoir, ajouta-t-il en tendant le menton vers la Q7. T'as pas des trucs à faire ?

Joey jeta un coup d'œil vers la voiture. Comme Natasha, il pouvait parfaitement décrypter chez l'autre un regard ou une attitude. Même à vingt mètres.

– Euh... Ouais. On se voit demain.

*

Sean cherchait ses boutons de manchette. Il les portait si rarement qu'il ne se rappelait jamais où il les rangeait. Et il ne pouvait pas poser la question à Sandra parce qu'elle le lui rappellerait avec sévérité. Et merde, se dit-il, comme d'habitude, en repliant ses manchettes. Il dépensait une fortune en bijoux pour Sandra, mais il ne se donnait pas tant de mal pour lui-même. Pourtant, il aimait les montres. Elle lui avait acheté une Longines en or avec les premiers dividendes de la jardinerie, mais il avait rapidement eu marre de devoir l'enlever chaque fois qu'il se retroussait les manches et elle était restée dans le tiroir pendant cinq ans. Puis, un Noël, elle lui avait fait la surprise de lui offrir une Reverso Jaeger-LeCoultre. Il avait découvert que cette montre avait été conçue en 1931 pour les joueurs de polo. Le cadran pouvait coulisser et se retourner, de sorte qu'on ne voyait plus que l'arrière en acier, pour le protéger des coups de maillet. Elle ne quittait désormais que très rarement son poignet, et le verso montrait à la fois les cicatrices de l'histoire et l'habileté de sa conception.

C'était une chose que Sean appréciait de plus en plus à mesure qu'il s'enrichissait. Les objets aujourd'hui perçus comme des signes extérieurs de richesse étaient souvent nés pour remplir une fonction tout à fait utilitaire. Certes, on avait

très peu d'occasions de jouer au polo à Highbridge, mais la montre avait survécu aux rigueurs du rempotage de conifères, même si le bracelet avait rendu l'âme.

– Il me faut un nouveau bracelet pour ma montre, lança-t-il à Sandra.

– Tout de suite ?

– La prochaine fois que tu iras faire entretenir tes bijoux.

Puis son esprit s'égara sur une voie différente. Tout cela était absurde. La vie était absurde. Après avoir dû décoller les rideaux glacés des fenêtres givrées, il habitait une maison de six chambres avec eau chaude à toute heure et il voulait un nouveau bracelet pour une montre qui valait près d'un an de salaire de la plupart de ses employés, simplement parce qu'il était trop sentimental pour l'enlever.

Sandra surgit du dressing et, comme toujours, elle semblait sortir d'un défilé de mode. Elle remarqua aussitôt son air pensif.

– Allons, tu sais pourquoi tu t'es impliqué dans toutes ces histoires de lutte contre la drogue. Même si je ne sais pas pourquoi tu te donnes tout ce mal. Nous mettre sur notre trente-et-un n'y changera rien, mais si on s'habille, tu es obligé de mettre ce costume-là ?

Sean se retourna pour se regarder dans la glace. Machinalement, il rentra le ventre.

– Quoi ? C'est mon costume préféré.

– C'est bien pour ça qu'il est usé. Trop étroit et...

En souriant, elle lui enfonça le doigt dans l'estomac.

– Il a dix ans, ce costume. Mets le bleu de chez Gieves & Hawkes.

Sean poussa un soupir de résignation. Sachant qu'elle avait raison, il se dirigea vers sa garde-robe.

– OK, je laisse tomber. Pour le costume. Mais pour ce soir, il faut que tout le monde se dise qu'il peut mieux faire.

– Tout le monde, ça veut dire toi aussi ? demanda-t-elle en défroissant sa robe Vivienne Westwood.